

Spectacles

Michel Pierre and Serge Merlin

Number 8, Fall 1957

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55313ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pierre, M. & Merlin, S. (1957). Spectacles. *Vie des arts*, (8), 31–31.

SPECTACLES

LES CONCERTS DE MONTRÉAL

Le paradoxe devient dangereux qui, dans l'intense vie artistique se développant à Montréal, laisse vide la place des réels dépositaires de la musique traditionnelle. Naguère encore le public entendait les solistes dont la réputation internationale en faisait les «défenseurs de la foi musicale». Il n'y avait alors pas d'amateur qui n'eut entendu les sonates de Beethoven ou tel cycle de mélodies par ceux-là qui en portaient l'interprétation au plus haut sommet.

L'aventure financière que représentent de tels récitals et l'exiguïté de salles impropres inscrivent la plus pure musique dans les cénacles fermés, tels que le Ladies' Morning Club ou la Société Pro Musica qui a 450 personnes sur sa liste d'attente.

La Société Pro Musica vient de reprendre ses activités et pourrait être considérée comme exemplaire si le nombre restreint des abonnés et l'obligation même de s'abonner ne la mettaient pas hors de la portée du grand public. Néanmoins, c'est cette qualité de concerts offerts à une élite qu'il faudrait maintenir en s'adressant à une très vaste audience.

C'est en jugeant de la sorte la situation que Madame C. Gendreau s'est faite l'artisanne d'un nouveau mouvement qui s'intitule «Les Concerts de Montréal». L'intention en est simple : offrir chaque année une série de récitals au grand public qui y entendrait des artistes de la classe dont se réclame à juste titre les sociétés fermées déjà nommées. Ce serait supprimer là les barrières que ne manque pas d'être déjà l'obligation d'acheter une série de billets ou une carte de membre. A chacun des concerts ou récitals, le public, averti par la presse, serait libre de juger du programme et des artistes pour leur consacrer une soirée.

La nouvelle société n'ayant pas de but lucratif et s'appuyant sur l'assistance expérimentée d'un groupe de personnalités montréalaises, elle sera susceptible de rencontrer les exigences fort élevées des artistes.

On sait quels efforts poursuivent les responsables d'une société comme Pro Musica. Déjà cette saison s'est ouverte avec le concert de la Symphonietta Zimble de Boston qui s'est produit dans le salon du Ritz comme à l'accoutumée. Les Concerts de Montréal vont dans le même sens, d'une part en permettant une assistance plus grande grâce à la salle du Plateau, d'autre part en engageant les plus grands artistes. Quant à ceux-ci, leur excellence doit être telle que Montréal se trouve situé dans le circuit des grandes villes qui ont le privilège d'une vie musicale intense.

Les artistes présentés appartenant aux cercles internationaux, nous ne manquerons pas d'entendre les Canadiens qui se situent à ce niveau. C'est ainsi que Raoul Jobin ouvrira la série des six concerts de cette année. Mais, par contre, cette définition exclut les artistes, canadiens ou étrangers, qui trouvent chez eux plus d'encouragement qu'ils n'ont encore de mérite. Nous possédons d'ailleurs plusieurs organisations qui se chargent d'encourager les talents, de les produire puis de les faire mûrir.

A une telle initiative, nous ne pouvons manquer de souhaiter un bel avenir. Ce souhait est-il nécessaire ? On peut estimer certain le succès d'une entreprise, placée sous d'aussi sérieux auspices, qui répond à une exigence d'un public amateur de belle musique et, avouons-le, assez frustré.

Michel Pierre

LE MYSTÈRE PICASSO

Le noir... deux personnages, deux célébrités sacrées génies de leur vivant : Picasso, Clouzot. Là déjà un premier mystère : l'un est bloc, roc, univers physique et l'autre, voix, attitude, paroles nuancées. Un aspect de faiblesse naît de leur comparaison. L'artiste qui manie la matière dans le silence, qui compose des harmonies uniques pour sourds, se passe de la parole et dédaigne au final de s'expliquer avec le public : c'est une force naturelle de démiurge.

Une toile de papier de soie, un silence palpable font présence; l'écran blanc, un silence qui rythme le temps, puis une lumière... le premier trait à l'encre éclaire la masse lourde du blanc avec un murmure volontaire, confidentiel comme une respiration de cette ligne qui justifie son mouvement en suractivité spontanée... Des lignes montent le système de l'action; le murmure de ces lignes nous impose silence, émerveillement. Puis quand la présence plastique de l'écran s'établit, la musique d'Auric vient régler le rythme de la pensée et unir l'action au mystère.

Voilà un trait, un point, une tache... on sait que l'affaire est devenue sérieuse, que rien ne peut se renier, que la matière est un acte de volonté et qu'elle engage la création; tout bascule sur un détail : la technique n'est que composante qui lui permet de poursuivre une pensée des formes. Mais tient-il à la primauté du but, arrive le moment où les formes, suintant leur propre inspiration décalent la proposition, se contaminent d'une force dynamique qui appelle d'autres solutions. La marche était pourtant vraie, l'artiste possède ses lignes, mais dans leur conscience, elles apprennent à celui qui les guide tout ce qu'il voulait savoir de son inspiration; elles l'ont fait muer sans se détourner. C'est à certain moment un combat à la loyale, car on ne renie pas : il a ses forces, elles ont leur évocation, leur intuition... le tour est joué, il crée son oeuvre, celle-ci résonne dans la construction rigoureuse de sa toile. Mais dans les ténèbres du blanc massif, impénétrable, cinglent les lumières d'une vie qui porte sa propre énergie. Alliance de la pensée intuitive à la force de la matière. Les lignes baignent dans le rythme musical, leur explosion n'en suit aucun; déconcertantes, imprévisibles, elles explosent comme si elles portaient un principe de génération.

Puis brusquement, la musique cesse... résurrection du silence par le bruit, sonorité supplémentaire. Le trait se finit, le tableau reste là en suspend... L'inconscient des lignes a-t-il rejoint le conscient de l'inspiration ? Elles ont leur solitude arrivée à un point de volonté du peintre... anxiété d'autres possibilités : vont-elles sourdre ? Anxiété, hésitation des regards, interruption haletante, chasteté du silence, équilibre... d'autres possibles vont-ils nous rester ? De nouveau, le pinceau a touché la toile, l'immobilisme a pris fin. Est-ce mémoire technique, abandon à la matière ? Le tableau repart dans une passacaille de Bach, un andante... tableaux successifs, chefs-d'oeuvre en action que l'on précipite dans un arrêt comme un témoin absolu et relance dans leur course vers la perfection... puis tout est là et l'on sait qu'il n'y aura plus rien : le chef-d'oeuvre est fixé en lui-même, il est irrémédiable dans le silence et la page va tourner; les lignes ont leurs points de conduite parfaite : l'inconscient des lignes n'agit plus, il a rejoint le conscient de l'inspiration... et voilà, c'est fini... Picasso dixit.

Serge Merlin